



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

ALEXANDRINE<sup>1</sup>. — Qu'est-ce donc que ces flots de velours, de dentelles, de passementeries et de satin qui passent à travers tant de mains industrieuses, jusqu'à ce que des mains légères, habiles, accoutumées à apposer à tout le cachet de la grâce, y donnent le dernier pli, l'indispensable ornement? Que's sont ces charmants mystères dont le mot ne doit nous être livré qu'avec les dernières brumes de l'automne? Ne le devinez-vous pas? ou plutôt, ne savez-vous pas d'avance, femmes belles et élégantes, que c'est de vous qu'Alexandrine s'occupe? qu'elle a créé de nouveaux modèles, inventé de nouvelles coupes, et que vous êtes le but de l'activité prodigieuse qui se déploie à l'heure qu'il est dans ses ateliers? Si nous

<sup>1</sup> Rue d'Antin, 14.

osions vous dire les charmants parlessus, les mantes coquettes, les pe'isses modernes, les mantelets délicieux qui vous attendent! Et comme vous allez être embarrassées pour choisir! tout sera si joli! Mais un peu de patience, n'anticipons pas sur l'hiver, qui ne viendra que trop vite, et tenez vous-en encore un peu aux costumes que réclame un si bel automne. Alexandrine ne vous a-t-elle pas envoyé ses taffetas nuancés et glacés aux garnitures si diverses? et aussi les capotes de crêpe, de tulle, de den elle, si diaphanes et si seyantes, que tout ce qui est aux eaux les a admirées en disant: Point n'est besoin de demander d'où elles viennent, le goût avec lequel elles sont faites le dit assez. Et ces ravissantes coiffures avec une plume, une fleur, une blonde d'or ou d'argent, un nœud, un rien, qui vous rendent tout de suite si belles et si parées, en





attendant les fêtes destinées à l'éclat des bougies du bal ou de la rentrée des Parisiens! Encore un peu, et vous verrez toutes ces choses, et vous jugerez de notre empressement à vous signaler tout ce qui se fait de bien à Paris.

— Constantin est revenu! Voilà une bonne nouvelle, car les voyages de Constantin profitent toujours à la mode. Pour lui, pas un brin d'herbe, pas une feuille, pas une fleur, quelque modeste qu'elle paraisse, ne passent inaperçus. Il en fait une moisson intelligente pour nous initier plus tard à la végétation de tous les pays et de tous les climats. Quel est l'herbier qui vaudrait ses cartons remplis de fleurs fraîches, brillantes et presque animées par l'éclat factice qu'il leur donne? Aussi, faut-il s'attendre à des garnitures de bal nouvelles, à des guirlandes montées comme on monte les fleurs chez Constantin<sup>1</sup>, à des bouquets admirables. Et son zèle sera encore stimulé par les fournitures royales que vont lui imposer deux grands mariages. Tout ce qu'on peut dire, quant à présent, c'est que tout sera varié, frais, et digne de sa destination.

— C'est pour les mariages aussi que Camille<sup>2</sup> dispose des robes magnifiques, sans parler de celles plus simples, mais plus incertaines aussi dans leur simplicité; car elle sait donner à tout un cachet merveilleux. Ainsi ses broderies en passementerie, du meilleur goût, passeront dans la mode de l'hiver, ainsi que les garnitures neuves et originales qu'elle a créées pour cette occasion. Nous nous promettons d'y revenir avec plus de détail.

M<sup>me</sup> CLÉMANÇON<sup>3</sup>. — Le costume que les femmes ont adopté dans les dernières années a été souvent comparé à celui des châtelaines du moyen âge. Pourquoi? c'est que ces grandes dames de château avaient dans tout leur ensemble une noblesse, une dignité, bien faites pour être citées, et que leur corsage à longue taille a servi de type à ceux que nos habiles faiseuses ont taillés quelques siècles plus tard. M<sup>me</sup> Clémançon, elle aussi, s'est inspirée de ces souvenirs en créant le corset châtelaine, mais non parfaitement tel que devaient le porter nos belles aïeules. Elles

avaient, il faut bien le dire, une certaine roideur qui nuisait souvent à leur grâce, et les femmes d'aujourd'hui sont, au contraire, fort gracieuses. C'est que M<sup>me</sup> Clémançon a su allier tout ce qu'il y a de noblesse dans un maintien à la plus aimable désinvolture. Point d'épaulettes qui gênent le mouvement des bras ou de baleine *mal entendue* qui ôte à la taille sa souplesse; tout dans ce petit *corps* est combiné avec intelligence pour donner à une femme le bien-être incomparable d'être *à l'aise* sans rien perdre des exigences d'une bonne tenue. Il en est de même de ses corsets qui diminuent les inconvénients de l'embonpoint en ne conservant que ce qu'il a d'avantageux. Elle a bien compris, dans le corset *à la vierge*, ce qui convient aux jeunes filles dont il faut aider la croissance, tout en préparant leur taille à devenir svelte et arrondie. Que dirons-nous de la *bonne femme*, ce petit corset si simple, si commode, qui soutient et *habille* quand on ne veut pas s'habiller? M<sup>me</sup> Clémançon entend la paresse avec un art dont on doit lui être reconnaissante, car, hélas! les jours où l'on se sent paresseuse sont si fréquents! et cependant, il faut paraître et mettre telle ou telle robe qui n'admet pas le mot séduisant: *sans corset*! Comme on est heureuse alors de trouver sa *bonne femme*, enveloppe complaisante qui se plie à toutes les migrations, à tous les caprices, et qui, avec cela, conserve encore à la taille un charme infini! C'est que le corset est la base de tout en toilette, qu'elle soit négligée ou parée; c'est que M<sup>me</sup> Clémançon le sait mieux que personne, et on s'en aperçoit à tout ce qui sort de chez elle.

TOILETTES DES EAUX. — Robe en mousseline brodée tout autour d'une guirlande de vigne, les feuilles au point d'arme et le fruit au passé. Au-dessus de la broderie, une valenciennaise, genre délicieux dû à M<sup>me</sup> Payan. La robe doublée de lin, nouée au col et à la ceinture par un large ruban de taffetas. Une capote de tulle couverte de quatre rangs d'anglaises avec une branche de bruyère. — Redingote en poulx de soie blanc garnie de trois ruches découpées; le mantelet écharpe par-ils. Chapeau d'épingle rose avec martelets glacés. — Robe de grenadine bleu ciel brodée en tablier;

<sup>1</sup> Rue Neuve Saint-Augustin, 37. — <sup>2</sup> Rue Choiseul, 15.

<sup>3</sup> Rue du Port-Mahon, 8.



corsage montant et brodé; châle de dentelle noire de Violar<sup>d</sup>. Chapeau Marie-Antoinette avec bouquet de plumes. — Robe écossaise pompadour à cinq volants; mantelet de mousseline brodé; paille de riz à rubans veloutés. — Robe taffetas nuancé rose et bleu; canezout arachné de M<sup>me</sup> Payan<sup>2</sup>; écharpe de cachemire du *Persan*<sup>3</sup>; chapeau gris de perdrix orné de rubans de velours dessus et dessous la passe. — Robe de mousseline de soie vert de mer, avec rangées de velours plus foncé, posées graduellement de la ceinture au bas de la jupe. Visite de poulx de soie lilas garnie d'une haute dentelle; chapeau de crêpe blanc entouré de verdure.

— Rien de plus parfait que les essences et pommades à l'héliotrope ou au rô-éda telles que vient de les composer M. Lesueur<sup>4</sup>. Il a extrait avec une telle recherche le parfum de ces fleurs, qu'il est impossible que la femme la plus délicate n'aiopte dans sa toilette ces nouvelles et suaves créations. — Il emploie aussi ces parfums dans les pommades de concombre qu'il a si bien purifiées, que leur réputation est répandue dans le monde élégant comme le plus parfait des cosmétiques que l'on puisse employer.

ERRATUM. — L'adresse de M<sup>me</sup> Galli, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, est rue Choiseul, 17.

#### PLANCHE DE PATRONS.

Corsage de redingote à châle. — La coupe de ce corsage est fort peu à basque; elle n'a guère de longueur que pour bien couvrir la ceinture où les plis du jupon sont cousus. Le col-châle descend jusqu'à la première boutonnure du corsage. — Il y a une couture en biais dans le milieu du col. — La manche est à coude, ouverte vers le bas. L'endroit jusqu'où elle doit être cousue est indiqué sur le patron par la lettre A. — Avec ce genre de manches, il est indispensable d'en avoir de blanches dessous qui doivent être bouffantes sur le poignet.

Pèlerine-visite. — Cette pèlerine a une couture sur chaque épaule; on en fait une au milieu du dos, si l'étoffe n'est pas assez large pour la faire d'un seul morceau; le devant est coupé en pointe vers le bas. — Il y a de chaque côté du devant une ouverture pour passer les bras.

Col. — Broderie riche au plumetis et points d'armes. Si on garnit le col de dentelle, il faut que le bord soit cousu sur la dentelle, de manière qu'il paraisse brodé dessus. On peut, tout simplement, mettre un picot au bord du col.

Autre col. — Broderie au plumetis. Sur mousseline, il vaut mieux que la broderie soit mate; ainsi on fera des pois; mais sur jacquas ou batiste, les œillets feront mieux.

Comme mouchoir. — Ce dessin est juste le quart d'un mouchoir.

Au revers de mouchoir. — Les écailles ainsi que les œillets sont festonnées. On découpe l'étoffe dans chaque écaille.

Les patrons sont de l'Industrie Parisienne, rue Louis-le-Grand, 35.

Les dessins, de M. Deroy, rue Saint-Thomas du Louvre, 42.

<sup>1</sup> Rue Choiseul, 2 bis. — <sup>2</sup> Rue Vivienne, 15. — <sup>3</sup> Rue Richelieu, 76. — <sup>4</sup> Rue Caumartin, 35.

## DEUX MOIS A NAPLES.

### ODETTE A MADELEINE.

As-tu deviné, ma chère Madeleine, le secret que doit te porter cette lettre? T'es-tu doutée un instant que ton amie va ajouter à toutes ses folies la dernière et la plus grande de toutes, celle de se remarier? Et si tu savais avec qui encore! Voyons, rappelle-toi ce beau, pâle, brun et glacial jeune homme qui, deux fois par an, venait me voir à la pension, me donnait de graves conseils (qui passaient à la faveur d'un sac de bonbons), puis se retirait en m'adressant un profond salut. N'est-ce pas que tu reconnais bien là mon cousin, le comte Gasparl de Forsac? J'épousai le baron de Cerny; il avait quatre fois mon âge, c'est-à-dire soixante-deux ans, et au bout de quelques mois j'étais veuve avec le souvenir de sa bonté paternelle pour moi et de son admirable résignation à toutes les douleurs par lesquelles Dieu l'a rappelé à lui. Je passai les premiers temps de mon veuvage auprès de mon père; j'eus la douleur de le perdre, et enfin, à vingt ans, au prix de deux malheurs qui furent vivement sentis, je conquies ma liberté. A l'expiration de mon nouveau deuil, j'allai demeurer avec ma tante la chanoinesse, qui aime le monde et ses fêtes: vieille par l'âge, elle a conservé de la jeunesse d'esprit et de cœur, et je sympathisai bien vite avec elle de toutes manières. Nos fortunes réunies nous permirent d'avoir un grand train de maison, de recevoir et de voyager; c'était pour moi une vie nouvelle, dont le charme me surprit et m'enivra tout ensemble. On m'avait dit que j'étais jolie; seulement alors, je connus le prestige qui s'attache à la beauté par les hommages dont je fus partout l'objet. Mais, tu le sais, Madeleine, je ne m'en suis pas enorgueillie, et si parfois la coquetterie m'a fascinée par ses enchantements, mon cœur est resté pur et mon caractère loyal. Bientôt j'ai compris que le plaisir n'est pas du bonheur, et je me suis trouvée bien seule au milieu de cette foule d'hommes jeunes, riches et séduisants, qui, prosternés devant l'idole de la mode, m'offraient à l'envi leur nom et leur main; mais je dedignai une nouvelle alliance, je voulais rester libre, ou plutôt je ne voulais



m'engager qu'en rendant amour pour amour : je n'aimais pas. Ces rêves de jeunes femme endormis au fond de mon âme se réveillèrent avec plus d'impétuosité que jamais, et je reconnus le néant de ce qui m'avait un instant séduite. Parmi ces adorateurs d'un jour, pas un, à l'examen, n'était digne des trésors de dévouement et de tendresse que j'amassais dans le mystère de mon cœur pour le jour où je rencontrerais l'être à qui, d'avance, j'avais voué mes meilleures pensées. Celui-ci était ambitieux et ma fortune le tentait plus que moi ; celui-là était égoïste, et l'autre jaloux : tous avaient un point de répulsion que ma sagacité saisissait bien vite, ou plutôt je reconnus que lorsqu'on n'est point aveugle, c'est qu'on n'aime pas.

A cette époque M. de Forsac arriva d'Allemagne et se présenta chez moi ; je ne l'accueillis qu'avec une certaine répugnance ; je sentais que j'allais retomber sous une tutelle tacite qui m'effrayait mille fois plus que celle dont les événements m'avaient dégagée. Je ne m'étais pas trompée. Peu à peu, et sans que je le voulusse, Gaspard reprit sur moi cette espèce d'autorité qui m'imposait quand j'étais petite fille. Ce n'était pas qu'il la manifestât, mais cet homme a une telle supériorité par sa parole et par ses actes, qu'il exerce une domination occulte sur tous ceux auxquels il s'intéresse, et malgré moi je subis le joug. J'avais alors un procès dont j'avais laissé toute la responsabilité à mes gens d'affaires, et j'allais le perdre ; M. de Forsac s'en mêla, déchiffra des dossiers indéchiffrables, se donna mille peines, donna la connivence de mes mandataires avec la partie adverse, fit des voyages à cette occasion ; bref, me sauva trois cent mille francs, la moitié de ma fortune. Je tombai malade, il me soigna comme eût fait une mère, et pendant un mois entier pressa à mon chevet, ne s'occupant plus de rien sur la terre, que de ma santé et de mon mieux être, tandis que ma chère tante n'avait pas fermé son salon et que l'hôtel était comme toujours encombré de visiteurs qui s'amusaient chez elle, sans guère s'inquiéter de la pauvre malade. Ma convalescence fut longue et les soins de Gaspard ne se démentirent pas un seul instant. Tant de sollicitude et d'abnégation

furent interprétés, bien tôt, comme le monde interprète. Ma réputation, jusqu'alors intacte, eut à souffrir de la médisance, et le baron de V., dont j'ai repoussé les hommages, y vit trop belle pâture à son esprit railleur et sardonique pour n'en pas profiter et me rendre victime de sa rancune. M. de Forsac se battit avec lui, fut grièvement blessé ; et bien loin de faire taire les méchants, cette circonstance envenima encore davantage leur haine. Tu comprends le reste. Un mariage seul pouvait me réhabiliter comme je veux et dois l'être ; car ce n'est pas à vingt-quatre ans qu'une femme peut affronter l'opinion, s'exposer à ses sarcasmes ; c'est là que commencent les difficultés du veuvage que je n'avais pas prévues, et loin de faire la loi dans une union nouvelle, ce serait moi, au contraire, qui avec de tels antécédents devrais la subir. M. de Forsac m'a avoué l'amour qu'il me porte ; mais cet aveu n'avait rien de communicatif, je le l'assure, et par une ingratitude que je me reproche, sans pouvoir la vaincre, je lui en veux presque d'avoir été la cause d'événements qui, aujourd'hui, forcent ma volonté. Si je ne le connaissais droit et honnête, autant qu'un homme peut l'être, je l'accuserais même, peut-être, d'avoir conduit les choses avec l'intention d'arriver à un but visé depuis longtemps ; mais il en est incapable, et je garde bien intact l'unique sentiment que je puisse lui accorder, mon estime.

Mon estime ! que ce mot est froid et qu'il retombe pesamment sur mon cœur ! Voilà donc comment devait finir cette existence dorée et fleurie dont j'avais arrangé le dénouement avec tant de sollicitude ! et l'amour, ce mot divin et magique qu'ils prononcent tous autour de moi, n'aura pas réchauffé mon âme de ses bienfaisants rayons. Car *je n'aime point Gaspard, je ne l'aimerai jamais*. Cette nature froide et sévère ne saurait s'harmoniser avec la mienne, toujours vive et enjouée ; le positivisme de ses idées repoussera toujours les aspirations de mon imagination brûlante. Il sera heureux lui, mais moi je ne saurais l'être. Je l'épouserai, je paie ma dette aux préjugés, au nom que je porte, qui doit rester honoré, alors même que je vais le perdre ; je suis une victime de plus à ajouter à toutes celles que le monde fait chaque jour.....





15 Septembre 1846.

2211.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau de M. Penet, r. neuve S. Augustin, 4. Toilette de Camille, frs. et Chatelaine de Richenet-Bayard. Etoffes et Châle ture de Gagelin. Lingerie de M. Payan. Plume Chagot. Gants Meyer. Parfums Guerlain.*

*Mess. J. & J. Fuller, 24 Rathbone Pl. Lond.*







On m'annonce M. de Forsac, je finirai cette lettre demain. Je l'avais commencée dans le jardin, sous ce berceau où tu aimais tant à t'asseoir. Oh! comme aujourd'hui cette nature, encore si belle il y a quelques mois, me paraît terne et désenchantée!

Le jour du mariage de M<sup>me</sup> de Ceray avec M. de Forsac était fixé, et la chanoinesse fort occupée de fêtes qu'elle allait donner à cette occasion, quand, un matin, Gaspard se présenta chez sa cousine dans une agitation qui contrastait singulièrement avec son calme ordinaire; il venait lui apprendre qu'une affaire majeure et irrémédiable l'obligeait à quitter Paris pour quelque temps et à se rendre à Naples. Odette n'aurait pu elle-même définir ce qui se passa en elle à cette nouvelle inattendue. C'était un mélange de plaisir et de regret: de plaisir, parce que son union avec le comte était différée d'autant; de regret, parce qu'il était devenu pour elle un protecteur sur lequel elle avait pris la douce habitude de s'appuyer avec confiance. Quant à Gaspard, il ne cherchait pas à dissimuler sa profonde tristesse, mais il osa à peine l'exprimer. Adieu, Odette, dit-il à la jeune femme en déposant sur son front le premier baiser qu'il eût encore osé lui donner; je vais hâter mon retour de tout mon pouvoir, et je vous supplie d'adoucir les rigueurs de l'exil par quelques lignes qui deviendront mon seul bonheur sur la terre étrangère; mais vous, belle cousine, en attendant que je vous donne un nom plus doux, ne vous confinez pas dans la retraite. Les motifs qui vous ont fait fuir le monde un instant n'existent plus, rentrez-y jusqu'au jour où l'on sait qu'on vous y saluera du nom de comtesse de Forsac. Dans le tourbillon où vous allez être entraînée encore une fois, une pensée à l'ami absent; et si ma présence vous était nécessaire, appelez-moi, je quitterai tout pour revenir près de vous comme votre plus humble esclave.

M<sup>me</sup> de Cerny fut émue de cet adieu et attristée du départ de cet homme, qui, habituellement si froid et si réservé avec tous, était alors pour elle seule si tendre et si dévoué. Mais cette impression se dissipa bien vite sous les paroles de gaieté que sa tante vint jeter à travers cette amertume

passagère. Un mois s'écoula, pendant lequel elle reçut des nouvelles de M. de Forsac. Ses affaires marchaient vite, écrivait-il; il visitait l'Italie qu'il se promettait de revoir avec sa chère Odette. Il paraissait presque heureux; c'en était assez pour rassurer la légère cousine, elle songea à son prochain retour, et résista moins à sa tante, qui l'engageait à prendre part aux plaisirs que l'hiver ramenait avec lui.

Mais un homme, une ombre plutôt, s'était attaché aux pas de M<sup>me</sup> de Cerny, et la suivait dans tous les lieux où elle allait; un instant elle eut la pensée que c'était un espion que Gaspard avait attaché à ses pas; puis elle repoussa bien vite une telle supposition, comme trop contraire à la noblesse de caractère bien reconnue de son futur époux. Bien ôt sa femme de chambre lui apprit que ce mystérieux personnage était lord Buffol, venu incognito à Paris pour vingt quatre heures, et qui y était resté, captive par l'irrésistible beauté de madame; elle avait su ces détails par son valet de chambre français, qui était son parent.

Quoique Odette eût sévèrement imposé silence à sa vieille cameriste, après, toutefois, l'avoir écoutée jusqu'au bout, elle resta profondément préoccupée de cette aventure. Sa vanité tira quelque gloire d'une conquête qu'elle n'avait pas provoquée, que son aspect seul avait déterminée, et malgré elle, au spectacle ou à la promenade, elle cherchait l'inconnu dont la timidité la flattait au moins autant que l'ignorance. Sans paraître le vouloir et sans questionner Julie, elle apprit que lord Buffol avait trente ans, était bien de sa personne, libre, riche et surtout épris autant qu'on peut l'être. Le soir même, en quittant de l'Opéra, M<sup>me</sup> de Cerny s'aperçut, en montant en voiture, que son domestique n'était pas là, et qu'elle s'était appuyée sur un bras étranger. Un élégant phaéton, qu'elle avait déjà remarqué plusieurs fois, la suivit encore cette fois jusque chez elle et ne continua sa route que lorsque la porte cochère fut refermée.

SAINT HYACINTHE.  
(La suite au prochain numéro.)



## Petite histoire des Théâtres de Paris.

(SUITE.)

### AMBIGU-COMIQUE.

L'origine de ce théâtre remonte à 1772. C'est le sieur Audinot qui en fit bâtir la salle sur le boulevard du Temple, salle décorée de colonnes et de voûtes gothiques dont la décoration rappelait assez la chapelle d'un vieux monastère. En 1805 il fut administré par M. Corse, de joyeuse mémoire, excellent administrateur et acteur plein d'originalité : c'est lui qui joua le rôle de M<sup>me</sup> Annot au sérail, dans la pièce de ce nom, avec un succès colossal.

Dans la nuit du 13 au 14 juillet 1828, anniversaire de la mort de M. Audinot, ce théâtre a été consumé à la suite d'une répétition dans laquelle on avait essayé l'effet d'un feu d'artifice. En moins d'une heure la salle fut complètement détruite. Le 19 du même mois, un nouveau privilège était accordé jusqu'en 1840 à M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Audinot et à M. Sennepart ; c'est alors que l'Ambigu fut reconstruit sur le boulevard Saint-Martin ; depuis lors plusieurs directions se sont succédées, entre autres celles de MM. Lemétayer, de Cès-Caupenne, Decormon, directions qui furent peu heureuses, et auxquelles a succédé celle de M. Antony Béraud.

### Album.

On parle de l'arrivée à Paris de douze artistes anglais, dont les succès ont retenti depuis quelques mois dans les journaux de Londres. Ces artistes, tout en excitant au plus haut degré la curiosité publique, ont attiré spécialement l'attention des peintres et des statuaires par une exhibition de groupes ou tableaux vivants, dont l'effet est, à ce qu'il paraît, merveilleux. On pense du reste que ces étrangers ne sont venus à Paris que dans l'intention de produire leur spectacle. On dit même que plusieurs directeurs sont en concurrence pour traiter avec eux.

— Quelques journaux se lamentent de voir à tout jamais détruite la maison dite d'Héloïse et d'Abailard, dans la Cité, à égale distance à peu près du pont Rouge et du pont d'Arcole. Pour les consoler, nous leur

rappellerons qu'Abailard étant mort en 1142, ladite maison a été nombre de fois reconstruite, et qu'en dernier lieu, à l'exception de quelques vieux ornements conservés, et cela précisément près des plombs à l'intérieur, il n'y restait rien qu'un extérieur misérable et moderne. On y lisait, il est vrai, peint en lettres noires sur le fond jaune du badigeon vieilli, ce distique très-peu remarquable :

Des plus parfaits amants, modèles précieux,  
Héloïse, Abailard, vécurent en ces lieux.

Mais à côté, et faisant suite en quelque sorte, et du même caractère, on voyait aussi :

HÔTEL GARNI, CHAMBRES MEUBLÉES À LOUER.

— Rien n'est plus risible que les courses d'ânes que l'on voit à l'Hippodrome. Cette farce, ajoutée à tous ces hardis exercices de vitesse, à l'éclat de la course des chars et aux dangers de la Croix de Berny, fait beaucoup rire les spectateurs. Ce qu'il y a de particulier, c'est que tous les autres exercices se reproduisent d'une façon analogue, et que la course des ânes est toujours ornée d'incidents nouveaux et imprévus qui tiennent au caractère de l'animal.

Mais, en fait de spectacle sérieux et nouveau, l'Hippodrome nous ménage une surprise vraiment digne de fixer l'attention générale. Nous savons qu'il s'agit d'un modèle de chemin de fer d'après un nouveau système, et dont l'essai a été fait au Havre. Le jour de la première exhibition, la vaste enceinte de l'Hippodrome sera trop petite pour contenir le public, et l'on pourra voir à cette solennité un grand nombre de savants, d'ingénieurs et de membres de l'Académie des sciences.

— LE DRAGON DE LA REINE. — En ce temps-là — De j'et était encore au Palais-Royal, — et c'était le bon temps des causeries de foyers ! Celui de M. Dormeuil n'était pas le plus mal hanté ; et on y dépensait tant soit peu d'esprit, on y faisait des mots ; parfois aussi on y causait.

Un soir, ce brave M. de W..., le Nestor des spirituels causeurs du lieu, avait pris à partie cette excellente Frétilton, et l'on faisait cercle. « Une distraction venue de l'orchestre, dites-vous, a failli vous faire manquer votre entrée, ma chère Virginie?... Tenez, cela me rappelle que moi aussi — et,



comme votre Lisette, *Je parle de longtemps...* — je fis un soir manquer pour tout de bon la plus belle entrée du monde à la dame de mes pensées!... Arrivé à Paris, le soir de la première représentation d'un ballet où ma mie jouait l'Amour, je vole à l'Opéra, sans seulement prendre le temps de qui ter mes bottes poudreuses et mon costume peu civil... j'appartenais aux dragons de la reine. — Arrivé aux coulisses, je frappe à la loge de Séraphine :

— Madame est en scène ou peu s'en faut... me répond la camériste. Attendez la fin de l'acte. — Attendre la fin d'un acte à peine commencé pour embrasser Séraphine! Impossible! m'écriai-je. Où est la maîtresse? — Dis, vite!

— *Aux frises*, monsieur, dit timidement le régisseur, et d'un air qui trahissait la crainte de me voir aller émotionner l'Amour.

— Eh bien, par où monter?

Tout ce monde des coulisses me connaissait, on avait pour moi quelques égards.

— Eh bien, puisque vous y tenez tant, par ici!... Et l'on me hissa dans un grand fauteuil de bois, muni de cordes graisseuses, jusqu'au septième ciel... Quelle douce émotion j'éprouvais en me sentant monter au paradis.

— Séraphine!! — W...! te voilà revenu! Et nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre.

— Quelle surprise! Et tu me restes pour longtemps?

— Pour toujours!

— Ah! mon ami, quelle...

Mais à peine ma pauvre amie avait-elle commencé son exclamation, que le machiniste, entièrement à son affaire, fait entendre le son aigre de son sifflet; plus rapides que l'éclair, Séraphine et moi, l'Amour et le dragon de la reine, descendons tous deux dans le nuage le plus splendide dont ma mémoire ait gardé le souvenir. Je n'essaierai pas de vous dire l'effet étourdissant de cette apparition plus que mythologique : Mars et Vénus, surpris trahireusement dans la souricière de Vulcain, ne durent pas être plus penauds que nous le fûmes... Il advint de l'aventure qu'il me fallut garder deux mois les arrêts; quant à Séraphine, elle perdit ce soir-là et pour jamais la confiance de

l'administration: elle renonça à l'amour... (à l'amour aux ailes de carton doré, s'entend) et comme l'événement avait eu quelque retentissement, elle renonça bientôt à la scène. Eh bien, qu'en dites-vous, ma chère Virginie? Parlez-moi d'une distraction de cette force-là? Mais c'était le bon temps!...

## THÉÂTRES.

On parle plus que jamais d'un nouvel Opéra-Italien à Londres pour faire concurrence au Théâtre de la Reine. Depuis huit ou dix mois on s'occupait sous main de cette affaire, qui paraît prendre quelque consistance; les principaux intéressés sont M. Costa, ancien chef d'orchestre du théâtre de Sa Majesté, et M. Persiani, mari de la célèbre cantatrice.

— Le ballet auquel M. Coralli père met en ce moment la dernière main aura sur l'affiche le titre de *la Turquoise*. Le rôle principal est destiné à M<sup>lle</sup> Carlotta Grisi.

— La reprise de *la Marquise de Senneville* a été vivement accueillie au Théâtre-Français.

Au nombre des nouveautés qui sont à ce théâtre, il faut ajouter *Oui ou Non*, comédie en trois actes, en prose, de M. Léon Laya.

— Les études vont bientôt commencer au Théâtre-Italien, où déjà les choristes répètent tous les matins. M<sup>lle</sup> Giuseppina Brambilla est arrivée à Paris. Coletti est attendu au premier jour. Ronconi et M<sup>me</sup> Persiani seront de retour le 25 de ce mois; Mario et M<sup>lle</sup> Julia Grisi n'arriveront que le 30. C'est par *Lucia* que la saison sera inaugurée. On donnera les *Due Foscari* du 10 au 15 octobre, pour les débuts de Coletti.

— Les journaux continuent à donner des nouvelles inexactes sur le troisième théâtre lyrique.

M. Adam a déjà reçu un certain nombre d'ouvrages, dont la musique sera confiée à des compositeurs d'un talent et d'un savoir éprouvés. L'auteur de *Marie*, M. Planard, travaille en ce moment à un opéra comique en trois actes, dont M. Grisar est chargé d'écrire la partition.

— Les représentations d'Odry sont suivies aux Variétés. Ceux qui l'ont vu depuis vingt ans dans ses meilleures créations sont ja-



loux de revoir le comédien burlesque qui les a si longtemps fait rire. Odry a conservé la gaieté de son jeu et cette excentricité bouffonne qui lui a tenu lieu d'originalité.

Nous allons bientôt revoir sur la même scène Vernet, qui va reparaitre dans une pièce en deux actes, dont les répétitions sont poussées avec activité. Cette pièce, soutenue par le talent de l'artiste, fixera le public jusqu'à la rentrée de Bouffé, qui aura lieu le mois prochain. M<sup>lle</sup> Déjazet ne sera de retour qu'au 15 décembre.

Un plaisant incident a signalé l'une des dernières représentations de *Sport et Turf*, aux Variétés. Voici comment un journal le raconte :

« Dans le premier acte de cette pièce figure un personnage nommé Loulou, dont le rôle consiste à montrer sa tête par un œil-de-bœuf, en criant : Passez-moi mes boîtes ! Au moment où cette apparition devait avoir lieu, on s'aperçut que l'acteur manquait. L'un des spirituels habitués du foyer s'élança sur l'échelle, plonge sa tête dans le vasistas et s'écrie : Passez-moi mes boîtes ! C'était M. Siraudin, l'un des auteurs de la pièce. Je vous laisse à penser le succès qu'a eu cette réminiscence de l'*Abbé galant*, dans les coulisses et parmi ceux des spectateurs qui ont pu reconnaître M. Siraudin. Le figurant qui s'est fait attendre a été mis à l'amende ; mais M. Siraudin s'est fait allouer, pour l'avoir remplacé, un feu de la même somme, et il l'a employé au paiement de ce le amende. »

— Le directeur du Cirque Olympique a quitté Paris pour se rendre en Prusse et en Allemagne. Le but de ce voyage est, dit-on, de faire quelques acquisitions pour son théâtre. Il s'agit d'un spectacle tout à fait inconnu à Paris, et qui est, à ce qu'il paraît, de nature à piquer vivement la curiosité publique.

— Le Vaudeville vient encore d'obtenir un succès qui promet d'être durable : *Place Ven-*

*tadour*, vaudeville en deux actes, égayera longtemps les habitués de la place de la Bourse ; les *Brodeuses de la reine*, les *Chansons populaires de la France* et *Mademoiselle Lange* attirent la foule tous les soirs.

— Les trente premières représentations de *Clarisse Harlowe* ont produit un total de 82,000 fr. A aucune époque le Gymnase n'a fait de semblables recettes au mois d'août. C'est un succès que cent représentations n'épuiseront pas.

— Le fou rire et les bravos qui ont accueilli la *Nouvelle Clarisse Harlowe*, du Palais-Royal, font présager à cette excellente bouffonnerie le même succès que l'ouvrage parodié.

— Les étrangers et les heureux de la province que les vacances et le beau temps font affluer à Paris, veulent tous voir les fêles du Château-Rouge, dont la renommée s'étend au loin.

A ce Numéro est jointe la planche 2311.

L'empressement avec lequel l'EAU et la POUDRE ANGLAISES du docteur Z. Addison ont été accueillies par le monde élégant, a fait place, à juste titre, au succès de vogue éclatant que nous nous plaisons à constater. Les principales propriétés de cette importation consistent à conserver aux dents leur blancheur primitive, et à empêcher les progrès de la carie en affermissant les gencives. — Les dépôts sont à Paris, chez GESLIN, maison dorée, boulevard des Italiens, 12.

La composition inventée par M<sup>re</sup> DSSERT pour effacer le petit duvet qui naît sur les bras et le visage est reconnue comme le meilleur système épilatoire que l'on ait encore trouvé. En moins de quelques minutes, le duvet disparaît complètement jusqu'à la racine, et n'endommage nullement la peau. Chez M<sup>re</sup> DSSERT rue du Coq Saint-Honore, 13.

FOULON, parfumeur breveté du roi, rue St-Honore, 372, Paris CREME D'AMARILLYS BREVETEE. Extrait du suc qui emme du bulbe d'amarillys et repand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle repare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CREME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

L'HYGIENE des cheveux est ce qu'on peut employer de mieux pour les empêcher de tomber et de blanchir, il est prouvé que c'est le seul remède qui arrête et prévienne la canitie et l'alopécie, les conserve en leur état de jeunesse et de beauté. — Rue Montmartre, 33, (Aff.)

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Parait tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V<sup>e</sup> DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.